

10. le professeur d'espagnol : M. Salesse

Mince, assez grand, soigné dans sa tenue, un béret (*la boina*) fixé sur la tête largement dégarnie aux cheveux grisonnants, ce professeur nous inspirait à la fois de l'admiration et une certaine crainte.

Plus philosophe que professeur d'espagnol, il nous parlait un peu de tout et le plus souvent en français ce qui explique le peu de progrès que j'ai pu réaliser pendant les trois ou quatre années qu'ont duré mes études hispaniques. Nous n'avions pratiquement jamais de leçons à apprendre ou d'exercices écrits à rendre, mais seulement à l'écouter en classe et à potasser par nous-mêmes le vocabulaire et la grammaire. Seule la composition trimestrielle, souvent une version suivie de deux ou trois questions de grammaire, le fixait sur nos aptitudes et nos capacités. Il exigeait que nous fassions preuve d'une grande originalité dans nos traductions qu'il trouvait toujours bien médiocres, puériles et trop mot à mot. Je me souviens que l'un d'entre nous, Georges Galant, originaire d'Aïn-Témouchent, très fort en français, était le seul à lui donner satisfaction.

Salesse s'exprimait lui-même dans un français parfait et faisant largement usage d'un vocabulaire très recherché et peu utilisé de nos jours, je n'imaginai pas alors qu'il puisse être des nôtres, c'est-à-dire, né en Algérie d'autant qu'il nous reprenait constamment pour nos barbarismes et hispanismes bien oranais. La plupart de ses élèves étaient des internes, les potaches.

Je pense que c'était un choix délibéré de sa part. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su.

Notre brave prof d'espagnol, M. Salesse, aimait à nous raconter des histoires pour, je suppose, captiver davantage notre attention sur le coup des onze heures et demie, sa salle de classe jouxtant les cuisines du lycée. A cette heure d'agréables effluves se répandaient dans toute la classe ce qui nous faisait saliver après une matinée bien remplie et l'estomac dans les talons ! On sommeillait doucement sans toutefois cesser d'être présent car l'homme pouvait à tout moment nous surprendre. Ses yeux clairs devenaient alors glaçants et la punition si j'ose dire redoutable !

Un rayon de soleil bienfaisant traversait la salle de cours et une lumière douce berçait notre torpeur. C'est là que tout à coup, et pour mieux montrer l'importance du sujet, en français pour mieux se faire comprendre, disait-il, le professeur nous racontait d'incroyables histoires où bien sûr presque toujours il en était le héros. Des histoires extraordinaires que bien souvent les redoublants connaissaient mais qu'ils feignaient d'ignorer pour lui être agréables.

Ces redoublants étaient d'ailleurs les seuls à progresser et pour cause, notre professeur redonnait chaque année les mêmes sujets de compositions !

Un certain vendredi, je m'en souviens très bien, une forte odeur de friture envahissait la salle de classe et nous avons tous deviné que nous mangerions du poisson à midi et plus exactement du merlan que l'on se plaisait à nous servir enroulé et se mordant la

queue. Est-ce cette odeur persistante et presque suffocante qui obligea Salesse à nous raconter cette promenade en mer ?

Toujours est-il que pour mieux capter notre attention, je le revois penché sur son bureau, très sérieux nous raconter la partie de pêche en barque près d'Arzew qui finit par l'attaque surprise d'un requin et l'amputation de la jambe de l'un de ses copains qui avait eu la mauvaise idée de laisser traîner ses jambes dans l'eau.

« Mes enfants, ne riez pas, l'attaque du squal fut fulgurante. Un cri, une énorme tâche rouge dans l'eau cristalline, et l'ami qui relève un moignon de jambe ! »

Sans trop manifester notre incrédulité, on se contentait de murmurer à voix basse :

boldas comme s'en souvient encore mon ami et condisciple Luc Verlinde.

Un autre jour, c'est le jeune officier qui s'exprime :

« Pendant la guerre, en Italie, nous campons avec ma section près de l'Etna. Le volcan sommeille. Des fumerolles nous envahissent régulièrement et je décide puisque l'occasion m'en est donnée de grimper voir de plus près la fournaise. On me le déconseille mais à mon âge, je me sens invincible !

A peine arrivé près de la gueule du volcan, dans un bruit étourdissant je suis projeté dans les airs ! La lave incandescente, rougeoyante et fortement soufrée fonce sur moi à la vitesse d'un cheval au galop ! Je n'ai que le temps de fuir à toutes enjambées. La coulée de lave se rapproche dangereusement et happe l'une de mes chaussures que je laisse sur place. C'est avec seulement l'autre chaussure que je parviens à rejoindre mon cantonnement. »

Le pauvre homme en était tout essoufflé.

La classe tout entière riait mais raisonnablement car il n'aurait pas fallu mettre en doute ce que M. Salesse racontait. Sinon on risquait de *se donner une bofetada* comme me l'a rappelé il n'y a pas bien longtemps mon ami défunt Jean-Pierre Seroin !

En effet M. Salesse ne nous battait pas, il demandait de s'auto-punir : on devait aussitôt se gifler soi-même ! Assez fortement, sinon il fallait recommencer. Ce qui nous faisait grandement sourire !

Une autre fois nous sommes transportés du côté de Turenne (près de Tlemcen) où j'ai su par la suite que ses parents étaient installés. La conversation aborde un sujet que j'aime bien, la chasse.

C'est alors qu'il nous dit : « J'accompagnais ce jour-là mon père à cheval, le fusil sur l'épaule. En traversant une forêt, nous passons sous des arbres de haute fûtée. Mon père avait armé son fusil car en ces lieux le danger était toujours présent. Au moment où mon père passe sous l'un de ces arbres, le suivant de près, j'aperçois alors sur les plus hautes branches un fauve qui s'apprêtait à bondir. Je pousse un cri : *Père , attention, la bête en haut !* Mon père fait alors un grand écart à son cheval et en même temps vise le fauve qu'il foudroie d'une seule balle de fusil » !

Descendus tous deux de cheval, ils purent admirer la magnifique panthère qui gisait au sol avec tout près de l'œil un petit trou noir à peine visible laissé par l'unique balle ! La bête magnifique mesurait 2m de long environ.

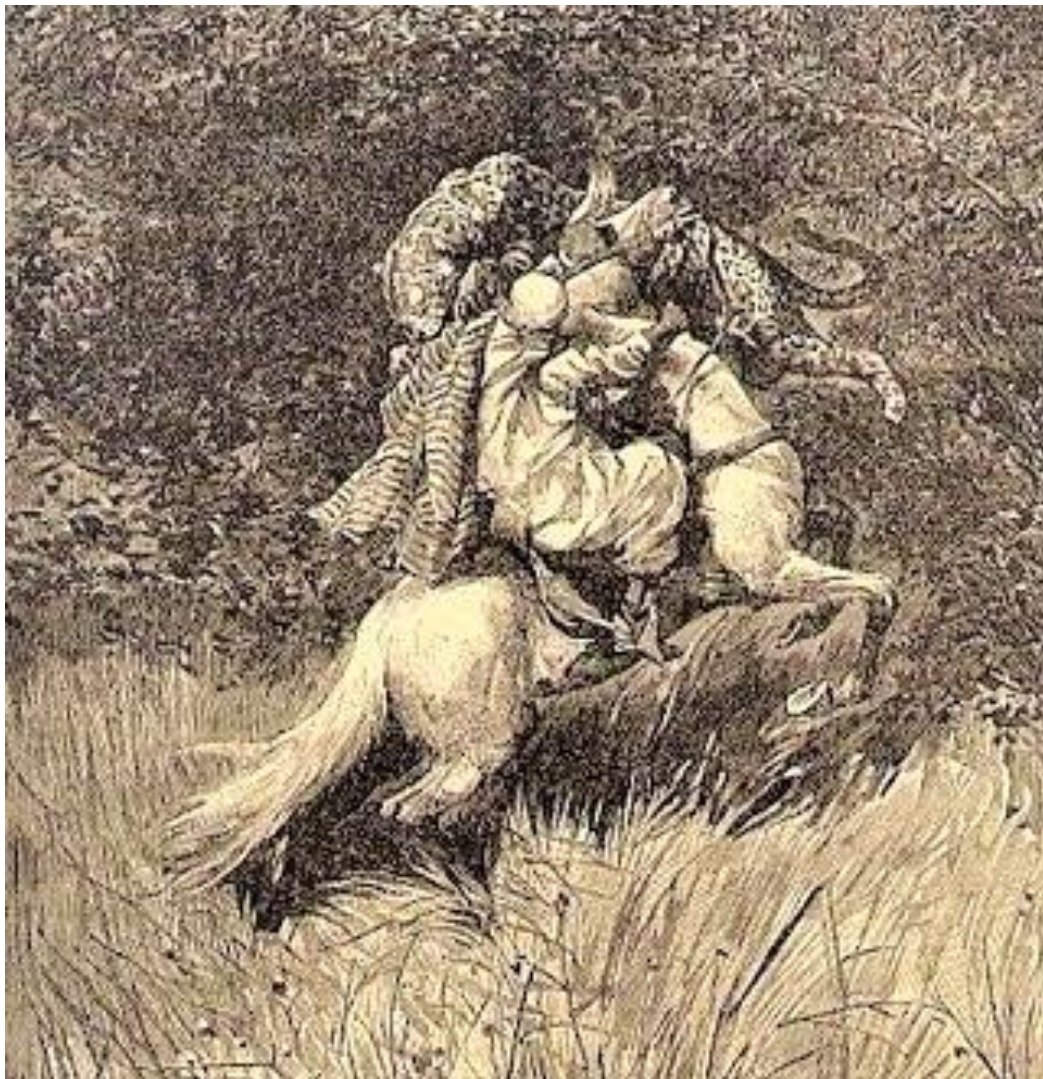
« Excellent cavalier et surtout excellent tireur mon père ! » avait-il conclu.

La classe éveillée pour le coup éclata de rire, et comme nous paraissions incrédules, notre professeur ajouta : « Ne riez pas, mes enfants, je sais, ça peut paraître incroyable, mais c'est la stricte vérité ! »

Disait-il vrai ?

Depuis j'ai lu que quelques années auparavant, de janvier à mars 1909 très exactement, sur l'Echo d'Oran plusieurs articles font état de la présence de ces fauves en Algérie et plus précisément dans la forêt Tameksalet près de Turenne en Algérie. .

Avait-il menti ce jour-là M. Salesse ?



Une panthère attaquant un cavalier arabe.